

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## *Un amour de papier* de Réjean Bonenfant

Bonenfant, Réjean, *Un amour de papier*, Montréal, Éd. La Presse, 1983, 196 p.

Daniel Bélanger

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39988ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (1983). *Un amour de papier* de Réjean Bonenfant / Bonenfant, Réjean, *Un amour de papier*, Montréal, Éd. La Presse, 1983, 196 p. *Lettres québécoises*, (31), 79–79.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Un amour de papier

de Réjean Bonenfant

roman. Cette histoire d'amour entre un fonctionnaire et un coquillage augure bien du succès du roman.

Ce numéro marque une volonté de changement de formule à *Imagine...* Jean-Marc Gouanvic voudrait «réaliser une revue plus homogène [et] créer un courant de science-fiction plus vivant». Pour y arriver, *Imagine...* publiera quatre numéros de fiction et deux numéros d'études au lieu des quatre parutions annuelles. On se demande comment une revue peut séparer ses chroniques de ses fictions. Il semble que cela forme un tout où l'hétérogénéité et la pluralité des idées relèvent de la nécessité. Signalons un détail agaçant: pourquoi ces gros chiffres coiffant les rubriques qu'on a de la difficulté à retrouver et non pas une pagination claire? Souci de graphiste?

De toutes manières, voilà certes une revue que tout amateur de SF et de littérature québécoise doit connaître. (*Imagine*, 403, Bd St-Joseph ouest, app. 21, Montréal, H2V 2P3).

## Pour ta belle gueule d'ahuri (PTBGDA)

Dans sa sixième livraison, cette revue sporadique, avant tout consacrée à la BD, offre trois nouvelles de SF. Trois femmes se partagent la vedette. On y remarque encore E. Vonarburg et E. Rochon ainsi qu'une nouvelle venue, Francine Pelletier. D'autre part, dans les pages centrales, on trouve une série de recensions de livres, de revues et de BD. *PTBGDA*, avec sa jeune équipe, s'avère pleine de potentiel. Il ne s'agirait que d'organiser la production et la publication sur une base régulière pour que cette revue devienne aussi importante que celles de Montréal. (*PTBGDA*, 61, de l'Orchidée, Loretteville, Québec, G2A 1E8).

## Québec français

Pour son numéro 50, *Québec français* a choisi de consacrer un dossier spécial à la littérature fantastique. La littérature québécoise y est privilégiée. Aurélien Boivin traite du conte surnaturel au XIX<sup>e</sup> siècle tandis que Maurice Émond brosse un tableau du fantastique au XX<sup>e</sup> siècle. Claude Janelle parle des jeunes auteurs et Michel Bélil fait son autoportrait. Richard Lévesque présente, quant à lui, une série d'oeuvres qui l'ont marqué. Un article de Antonio Riso sur Marquez et une réflexion théorique de Jean Fabre complètent le programme. Cette description sommaire se voudrait avant tout une incitation à lire cet impressionnant dossier. (*Québec français*, C.P. 9185, Québec, Québec, G1V 4B1).

## Nuit blanche

La revue de la librairie Pantoute a elle aussi ses chroniques sur le F et la SF. Le numéro 9 met l'accent sur la Nouvelle-Angleterre. Gilles Pellerin nous fait visiter Salem à travers les oeuvres de Hawthorne, de Poe et de Lovecraft.

En SF, E. Vonarburg (elle est partout) accorde une entrevue à René Beaulieu et Jean Pettigrew propose des oeuvres bonnes à faire découvrir la SF. (*Nuit blanche*, 65, rue Saint-Vallier est, bureau 315, Québec, Québec, G1K 3N6).

Michel Lord

Un amour de papier, voilà bien une histoire sentimentale qui peut se déployer jusqu'aux confins de l'imagination! Il s'agit en fait ici de tracer une ligne de conduite, de manifester l'essentielle obstination de vivre, d'exorciser l'état aliénant de l'existence.

Ce roman épistolaire ne présente pas une correspondance habituelle: l'écriture exprime la volonté d'être en ce monde du «destinateur» et le «destinataire» sollicité lui procure alors la sensation d'exister. Ainsi Frédéric s'adresse-t-il à Laurence: «Tu avais tous les droits: celui de me faire vivre, celui de m'anéantir» (163). Séduit par la «tristesse» d'un modèle féminin, Frédéric, étudiant aux Beaux-Arts, lui envoie de singulières lettres. Son cri, ou plutôt son appel, trouve écho auprès de Laurence, femme déçue par sa bourgeoisie médiocrité faite «de fausse paix, de confort, de bêtise» (34). Sébastien, collègue et ami de Frédéric, a involontairement permis à ce dernier d'établir le contact avec une femme aussi attachante. Ces «deux frères en l'amour, en la souffrance d'amour» (17) en viennent à confondre leurs identités si précaires, partageant le même trouble et de semblables aspirations. Sébastien ayant choisi l'exil, Frédéric et Laurence entreprennent à distance le dévoilement, mais aussi et surtout la re-connaissance de leur être respectif. Et tous trois, ils s'engagent dans la quête parfois éprouvante, mais combien nécessaire du «bonheur».

Chacun des deux correspondants choisit de se révéler à l'autre au moyen d'un personnage imaginaire. Chaque lettre comporte donc un second niveau, lequel se présente comme un «feuilleton»: Frédéric y raconte son enfance et son adolescence, tandis que Laurence y dévoile sa jeunesse et sa vie conjugale. Une note accompagne la portion d'histoire et tente d'élucider les «raisons» qui expliqueraient un tel commerce amoureux. De la sorte, le lecteur devine peu à peu le vertige qui habite les deux «complices».

Comme l'encre sert à tracer les mots, le «sang» même sert à imaginer, construire, provoquer cet amour de papier. Il s'agit de se tirer d'un néant consenti, de re-naître, de parcourir à nouveau le chemin d'avant la «déchirure»: «Elle voudrait parfois devenir ce rien, ce vide qu'elle ressent, un néant total qui, /.../, la reconstruirait» (53). Frédéric et Laurence n'exerçaient aucune emprise sur le réel, ils ne deviennent des êtres motivés que grâce à cette «chair de roman»: ils se «désincarnent» pour mieux «s'inventer». Écrire l'existence qu'ils n'ont pu ou ne peuvent encore connaître constitue un espoir légitime et raisonnable puisqu'ils vivent enfin selon leur volonté unique et grâce aux yeux d'un vis-à-vis bienveillant. Leur inlassable volonté d'adhérer au monde se concrétisera au moyen de leur amour, car «la vraie vie était encore à venir» (86).

Afin de rendre possible et de continuer la marche vers la sérénité, le corps ainsi que la jouissance physique ne doivent pas être perçus comme un aboutissement, mais inscrits dans une «vision» libératrice. Il ne faut pas oublier que seule la puissance évocatrice des mots permet ici à Frédéric et à Laurence de happer l'existence. Ainsi désincarnés, «nous faisons l'amour avec tout notre être. Avec notre corps aussi peut-être» (59). Comme l'assouvissement sensible des désirs s'avèrerait une extase trompeuse, les deux correspondants se retrouvent plutôt dans un singulier songe commun, d'où le monde et l'amour surgissent grâce aux mots: «Nous vivons dans l'encre du rêve, de l'essence même de la vie» (77). Mais «la passion n'est pas qu'un mot: c'est cette soif, ce vide, ce manque qui crie en moi» (88); au-delà du risque, des rêves et des espérances, ils ne se verront et ne se toucheront qu'au moment où leurs corps ne sauront plus susciter la déception.

Par le truchement des mots, ils réapprennent afin de dissiper les règles débilantes. Leur amour idéal demeure ainsi confiné à des espaces insondables, à l'intérieur des limites mêmes de l'esprit qui l'engendre et ce, à la mesure d'aspirations jusqu'ici étouffées; sinon, «le coeur sera détrôné» (100). Mais un être de chair «féconde» aussi son «discours», Frédéric «pressent que le comportement est toujours sexuel» (102); c'est l'«infaillible tracé de l'humain et il tente, dans «l'obscurité», d'établir un parcours nouveau, insoupçonné; il définit en fait «l'éternité». La plénitude pressentie pourra-t-elle résister à un quelconque investissement tangible des désirs?: «As-tu peur, petit Frédéric, d'affronter tes images?» (132).

Fort heureusement, Frédéric et Laurence savent devenir les «alchimistes de l'amour», et leur premier rendez-vous représente un véritable «salut». Le «vrai miracle» se produit enfin sur «cette terre»: il s'agissait en fait de «faire renaître le vrai désir: celui de cette vie-ci» (164). Et «l'ange étrange» revient à sa «condition de fils du soleil». Une lettre inattendue de Sébastien témoigne aussi d'une pareille sérénité présente dans le «souvenir», le «risque» et même dans «la possibilité de la désillusion».

En dépit de construction parfois boiteuses, d'un lyrisme souvent malvenu et d'un humour quelque peu discordant (ma part de «désillusion!»), ce roman réussit à vous envoûter. L'auteur parvient à canaliser la fougue de l'imaginaire, à articuler les fantasmes et à remonter le cours de la vie.

Daniel Bélanger

BONENFANT, Réjean, *Un amour de papier*, Montréal, Éd. La Presse, 1983, 196 p.